

Les prénoms

Autor(en): **J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184196>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 17 février 1877.

Le 9 février, a eu lieu à l'Hôtel de la *Navigation*, à Genève, un banquet commémoratif de la campagne du Rhin en 1857. De nombreux amis du bataillon 25 et de la batterie 20 y assistaient. Jamais réunion ne fut plus joyeuse, et plus animée de discours chaleureux, de chansons, de toasts, de mille souvenirs de cette campagne et de reconnaissances entre d'anciens camarades qui s'étaient perdus de vue depuis longtemps. Le drapeau du 20^e et l'affiche d'une représentation dramatique donnée par la troupe, à Bulach (Zurich), où assistait l'état-major de la brigade, décoraient la salle.

Quelques détails historiques sur les événements auxquels nous venons de faire allusion trouvent ici leur place pour ceux de nos lecteurs alors trop jeunes pour en avoir conservé un souvenir exact. Il nous est agréable du reste de rappeler la belle attitude de la Suisse en cette circonstance.

Deux partis très hostiles divisaient le canton de Neuchâtel, dont la position dans la Confédération suisse était mal définie, vu les droits que prétendait avoir sur cette contrée le roi de Prusse, qui portait en outre le titre de *prince de Neuchâtel et Valangin*.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre, le comte Pourtalès-Steiger, principal chef militaire du parti royaliste, mit à exécution un complot ourdi depuis longtemps, et, à la tête de gens dévoués recrutés à la Sagne, les Ponts, la Brevine, la Chaux-du-Milieu et les Eplatures, occupa le Locle, s'empara du château de Neuchâtel et fit prisonniers les membres du Conseil d'Etat.

Mais sur tous les points du canton le tocsin appelait aux armes les républicains, dont l'armée commandée par le colonel Denzler, reprenait le château le lendemain 4 septembre, à 4 heures du matin, et faisait plusieurs prisonniers, au nombre desquels se trouvaient les principaux instigateurs de la conspiration royaliste.

Enthousiasmés de la conduite énergique des républicains neuchâtelois, les démocrates de Fribourg, Vaud et Genève, les gratifièrent d'un drapeau d'honneur.

La difficulté résolue sur le terrain populaire se raviva devant la diplomatie européenne. Le roi de

Prusse demandait l'élargissement des prisonniers, auquel le gouvernement fédéral ne voulait consentir que sous la condition de l'indépendance du canton de Neuchâtel. La situation se tendit toujours davantage, la guerre fut déclarée, et tous les cantons votèrent un crédit illimité pour la défense de la patrie. En quelques jours, la Confédération fut transformée en un vaste camp. Le canton des Grisons seul arma 2000 carabiniers. Dans les hameaux, comme dans les villes, dit l'historien Daguët, dans les ateliers, les écoles et jusque dans les églises, retentissaient les mâles accents du chant national : *Rufst du mein Vaterland*. Le général Dufour fut nommé général en chef et prêta serment aux acclamations du peuple et de l'armée, heureuse de s'incliner devant ses cheveux blancs.

Une première levée de 30,000 hommes couvrit la frontière. L'enthousiasme des populations se manifesta par de nombreux envois d'argent, d'habillements, de linge, pour les soldats pauvres et blessés.

Le spectacle que donnait alors notre petit pays changea les dispositions de diverses puissances. L'empereur des Français intervint, et le 26 mai suivant fut signé, à Paris, l'acte par lequel S. M. prussienne renonçait, sans indemnité, à la possession de Neuchâtel.

Les prénoms.

Quand survient un nouveau-né, le choix du nom qu'on lui donnera, indépendamment du nom patronymique et des prénoms obligés du parrain et de la marraine, devient, pour certaines gens, une grave préoccupation. On se met l'esprit à la torture pour trouver quelque chose de neuf, d'original, de *distingué*, et les vieilles appellations, qui sont généralement les plus jolies, parce qu'elles sont moins prétentieuses, sont dédaigneusement repoussées, comme surannées ou trop communes.

Combien les Grecs, à qui il faut toujours remonter quand on veut des modèles de goût et de raison, étaient plus logiques et plus sages quand ils attendaient pour donner un nom définitif à leurs enfants qu'ils eussent atteint un certain âge. De cette façon, la nouvelle désignation, prise d'après les qualités de celui qui devait la porter toute sa vie, était constamment appropriée à sa personne et ne paraissait jamais ridicule.

C'est ainsi qu'est venu l'usage des surnoms donnés à nos pères, d'après quelques signes distinctifs qui leur étaient particuliers et qui, définitivement adoptés par eux, ont été transmis jusqu'à nous ; et voilà pourquoi la plupart des noms de famille ont une signification très claire. De même quant aux prénoms, qui doivent non-seulement désigner, mais peindre la personne qu'ils représentent.

Ainsi, d'après un savant étymologiste, *Adèle* veut dire une fille noble : *Valentine*, une forte ; *Jean*, *Jeanne*, qui est rempli ou remplie de grâce ; *Charles*, vaillant ; *Marcel*, né en mars, homme de guerre ; *Emma*, protectrice ; *Louis*, guerrier illustre ; *Suzanne*, lis, fleur brillante ; *Anne*, *Anna*, *Annette*, gracieuse ; *Catherine*, sincère ; *Denise*, divine ; *Emilie*, douce, aimable.

Enfin, ce nom si gracieux de Madeleine qu'on trouve dans toute les langues, que les Allemands, les Espagnols, les Portugais, les Polonais, les Belges et les Hollandais prononcent *Magdalena* comme les Latins, les Anglais, *Magdalen*, les Russes, *Magdalena*, et les Hongrois *Magdolna*, ce nom si euphonique que certaines gens ont le mauvais goût de trouver commun, sait-on ce qu'il signifie dans son origine hébraïque ? Il veut dire *magnifique*, *élevée*, c'est-à-dire tout l'opposé de cette vulgarité que lui supposent ceux qui professent pour lui un dédain si superbe.

Quant à *Rose* et à *Blanche*, il n'est pas besoin de dire quelle est leur signification ; mais pourquoi faut-il que des *Blanche* soient noires à faire peur, que des *Modeste* aient l'air de dragons, que des *Prudent* soient étourdis et bavards, que *Placide* apoplectiques, et qu'il y ait des *Honoré* que tout le monde méprise, des *Aimé* qui ne sont que de pauvres parias ?

Donc, ne choisissons pas un nom dont la signification soit par trop apparente ; on est si exigeant pour une personne qui affiche une qualité ! Fuyons avec la même horreur toute espèce de prénom prétentieux, mythologique ou trop poétique, et ne croyons pas qu'un nom soit plus relevé par cela seul qu'il est moins employé. — J. (Petit Marseillais).

Une Française qui s'est mariée à Berlin, il y a une quinzaine d'années, est devenue de fait baronne prussienne, mais elle est restée de cœur Française, et très bonne Française. Elle tient à Berlin un grand état de maison, et avait assis autour de sa table, le mois dernier, une vingtaine de Prussiens. On se met à parler de Paris et à en parler avec la dernière pitié : « Pauvre Paris ! Il n'y a plus de Paris ! Berlin sera avant dix ans la capitale de l'Europe, etc., etc. » Voilà notre compatriote prise de colère ; elle soutient cette opinion que Paris, malgré tout, est encore Paris, et que Berlin, à côté de Paris, n'est qu'un grand village. On s'échauffe de part et d'autre.

— Eh bien, dit la baronne, je vous propose une gageure. Donnez-moi n'importe quoi, l'objet le plus

bête, le plus vulgaire, le plus absurde, et je parie que de cet objet, Paris fait quelque chose que Berlin ne saurait pas faire.

La gageure est acceptée, et le lendemain, la baronne reçoit dans une petite boîte un cheveu blanc. La voilà un peu embarrassée. Un cheveu blanc ! Qu'est-ce qu'on pourra bien faire à Paris de ce cheveu blanc ? Enfin, elle envoie le cheveu blanc à Paris... et ces jours derniers, le cheveu blanc reprenait le chemin de Berlin.

Voici ce que Paris avait fait de ce cheveu blanc. Il l'avait enfermé bien gentiment dans une petite rigole d'or qui traversait un médaillon entouré de brillants.

En haut du médaillon, l'aigle prussienne en émail noir, les ailes étendues, tenait le cheveu blanc dans ses serres. Puis au bas du cheveu blanc était attaché un petit écusson en émail qui portait cette inscription :

Alsace et Lorraine. Vous ne les tenez que par un cheveu.

Frelu lo patâi.

Frelu avâi po meti d'allâ âi pattès decé delé, que l'étaïdon on patâi. L'atsetâvê assebin lè z'ou et lè fen-nès lè lâi gardâvon ; cein lâo fasâi adé quaquîès batz ; portant le ne veindiont pas lè machoirès dâi caïons, po cein qu'on lè mettâi âo fond dâo ténô quand on fasâi la buïa, po que lo lissu pouéssé mi colâ.

Don ti lè matins on lo vayâi tracî avoué s'n'ano et son petit tsai po allâ fèrè onna veriâ dein lè z'einverons et quand passâvê dein on veladzo, ti lè z'einfants s'amouellâvon po vairè lè grantès z'orolhiès dâo bourrisquo et po l'ouèrè fèrè : î, â, î, â ; que cein lè fasâi toodrè, â fooce que recâffâvon.

Lè patâi, lè z'autro iadzo, étiont coumeint lè pourrès dzeins : nion ne lâo tréssâi lo bounet po lâo dèrè : atsivo ! bin lo contréro, kâ quand lè fen-nès s'insurtâvon, le sè desont : vilhe patâire !... N'ia min de sot metî ; n'ia que dâi sottès dzeins, que dit lo menistrè ; assebin Frelu qu'étâi destrâ ménadzi ramassâ de quiet atsetâ onna petita mâison avoué dâi z'éboitons et trâi pousés dè terrain. Ma fâi n'étâi pequa on bedan ; sè fe pâysan et adieu lè pattès. Lè felhiès lè plie pouetès et lès plie coffès ne l'ariont pas volliu quand l'étâi pattâi ; mâ oreindrâi lè galèzès n'ariont pas de què na, kâ, bigre... trâi pousés ; cein n'est pas de la barbadjean.

Tantia que trovâ 'na brava fenna et que firôn bon ménadzo. L'étaïon dâi sâcro à l'ovradzo et lâo bin prospèrâ gaillâ. L'uron 'na petite bouébetta que sè vegne bin et qu'on lâi desâi Frosine. Quand le fut frou de l'écoula, lâi eut prâo dè bons partis qu'aviont enviâ dè couennâ perquie, kâ on ne parlâvê perin dâo patâi ; Frelu avâi dâo bin, la felhie étâi soletta, la Djâne à l'assesseu ne lâi allâvê pas à la grellie dâo pî, et c'étâi à quoui porrâi avâi la Frosine. Lo valet à David à la Rose fut cè que l'âi pu mettrè, commeint on dit, la sau dézo la